

ALAIN ROBBE-GRILLET

LES DERNIERS JOURS DE CORINTHE



LES ÉDITIONS DE MINUIT

L'ÉDITION ORIGINALE DE CET OUVRAGE A ÉTÉ
TIRÉE À QUATRE-VINGT-DIX-NEUF EXEMPLAIRES
SUR VELIN CHIFFON DE LANA NUMÉROTÉS DE
1 À 99 PLUS DIX EXEMPLAIRES HORS COMMERCE
NUMÉROTÉS DE H.-C. I. À H.-C. X

© 1994 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
7, rue Bernard-Palissy, 75006 Paris

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire
intégralement ou partiellement le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie, 3, rue Hautefeuille, 75006 Paris.

ISBN 2-7073-1479-X

La chair des phrases a toujours occupé, sans doute, une grande place dans mon travail. Même si je ne suis pas à ma table, leurs figures mouvantes ne cessent de me hanter. Je répète des mots, des rythmes, j'essaie des sonorités, j'organise des échos et des ruptures. C'est en moi comme les mouvements ressassés, prévisibles, sans cesse imprévus, de l'eau profonde qui enlace, gifle, submerge, met à nu d'un seul coup jusqu'aux pieds, puis caresse doucement les roches de granit rose, ruisselantes, polies par les remous frangés d'écume.

Cette inlassable activité dont les mains patientes épousent avec lenteur la matière même du langage, ferme et fluide à la fois, sa prosodie, sa texture, présente à l'évidence un caractère avant tout sensuel. Mais le sens exact et ambigu des mots, qui en même temps me préoccupe, va développer à son tour un nouveau champ de tonalités, de dissonances, d'harmonies lointaines, de rappels têtus, c'est-à-dire toute une musique, celle des voix de l'homme aux innombrables registres, celle du plaisir aigu et grave, celle de la mer qui bat contre l'antique sol dur de Bretagne. Breton, Tristan Corbière, Valéry, Nerval,

Lautréamont, je me récite tout en marchant, ou dans mon bain, ou les yeux perdus au plafond, le chant de mes anciens compagnons d'armes : vieil Océan aux vagues de cristal, je te salue, vieil Océan, une fois encore.

Et c'est encore maintenant sur une côte atlantique, au nord de Montevideo, les longues plages désertes, soudain peuplées de chatoyantes baigneuses d'or (riant de plaisir dans le soleil sous les hautes vagues qui les giflent, les renversent, à demi disloquées parmi l'écume blanche, les pénètrent de toute part), puis à nouveau délaissées, étendues blondes et vierges de sable fin où gît seulement çà et là un profond coquillage à la vulve incarnat, dont les bords fragiles sont ourlés de nacre, ou bien la longue chevelure défaite d'une algue rousse échouée, un étroit soulier de bal à talon très aigu, l'empeigne recouverte par des paillettes bleu métallique où s'accroche du fin corail, peut-être témoin de quelque récent naufrage.

Le paysage violent et monotone, au plus secret duquel Henri de Corinthe aurait vécu ses problématiques aventures uruguayennes, continue ainsi sur des dizaines et des dizaines de lieues jusqu'à la frontière du Brésil, toujours recommencé entre les avancées granitiques successives, abandonné au vent, aux imposantes lames vertes qui déferlent dans un exaltant fracas l'une après l'autre, sur une grève presque plate que lèche ensuite longuement leur crépitante mousse ensoleillée, puis se retirent en laissant derrière elles un vif miroir éphémère, où se reflètent un instant les colonies immobiles d'hirondelles marines et de mouettes. Perchés à l'extrême pointe du prochain éperon rocheux, qui bouche ici l'horizon, trois grands cormorans noirs montent la garde.

A cet endroit, l'eau déjà profonde entre les blocs de

Pierre aux formes arrondies semble relativement moins agitée, les vagues ne se gonflant que plus près du rivage, dans la vaste anse sableuse à peine incurvée en arc elliptique, alors que le promontoire plus ou moins escarpé à la végétation coriace, aux protubérances cristallines jaillies du vieux sol dans un amoncellement chaotique, s'avance vers la haute mer où les derniers écueils isolés le prolongent encore de quelques mètres. Les mouvements de la houle y paraissent plus lents, moins tumultueux, presque paisibles, plus sournois aussi sans doute sous leurs airs de berceuse alanguie, montant et descendant avec régularité contre une paroi sombre, puis dans un élan soudain, imprévisible, submergeant d'un seul coup la roche entière et toutes ses voisines, jusqu'aux larges pattes des cormorans impassibles et attentifs, solidement accrochés à d'invisibles aspérités de quartz, puis se répandant en remous laiteux à travers les anfractuosités et les failles.

On lui avait souvent raconté cette histoire, dans son enfance. Elle remonterait aujourd'hui à plus de soixante années. Une lame sourde était ainsi venue le prendre, par un temps très calme, sur la cale en pente d'une crique entaillant la falaise, non loin de Brest, à l'entrée de la rade, au lieu dit « Le Minou ». Quel âge pouvais-je avoir ? Peut-être trois ou quatre ans ? Nous sommes partis en promenade avec maman et sa plus jeune sœur, Marcelle, dans la grande automobile noire du mari de celle-ci, qui s'appelle Antonin. Comme l'indique ce prénom, évoquant l'époque romaine, mon oncle n'est pas

breton, mais provençal, et il sait nager, ce qui est une chance, ma chance ce jour-là.

Alors que, descendus de l'auto, nous nous avançons sans méfiance, à petits pas, sur la rampe d'accostage en granit peu glissant, battue seulement à sa partie inférieure par le doux va-et-vient de l'eau claire, un incompréhensible paquet de mer issu des profondeurs remonte la pente d'un seul bond et m'emporte. Mon oncle Antonin se précipite, plonge tout habillé, me ramène très vite, sans trop de mal, jusqu'à la terre ferme. Je n'ai pas, semble-t-il, respiré le mortel élément liquide ; j'ai seulement bu, comme on dit, une bonne tasse. Nous revenons tous vers la voiture, moi-même serré dans les bras de maman comme un précieux paquet, et nous rentrons à Kerangoff par le plus court chemin, pour nous sécher, nous réchauffer, faire le récit de l'aventure qui a mis fin à notre excursion.

C'est ce récit, cent fois répété ensuite tandis que je grandissais, qui est demeuré dans ma mémoire. L'événement lui-même, trop rapide ou désormais trop lointain, ne m'a pas laissé le moindre souvenir conscient, bien que j'aie souvent revu le creux au nom prédestiné d'où le monstre avait surgi... Le Minou, le minet, le petit chat fragile à la toison soyeuse, image la plus rassurante du sexe féminin, ouvre brusquement sa bouche rouge aux dents de requin pour me dévorer vivant.

Une seconde fois, près d'un quart de siècle plus tard, alors que je veillais mollement aux Antilles françaises sur les rhizomes pourris des bananiers malades, rongés à mort en catimini par le terrible charançon que l'on

nomme (en latin) cosmopolite sordide, j'ai à nouveau évité de justesse la noyade, par un gai dimanche d'avril, dans la baie de Fort-de-France. Equipier sans aucune expérience, j'avais pris place sur un tout petit sneip en compagnie de son propriétaire, professeur de gymnastique et fervent des courses nautiques, qui venait de bricoler dangereusement son frêle esquif, muni à présent d'un mât démesuré par rapport à la modeste coque, avec beaucoup trop de voile. Mon rôle se bornait à « compenser », c'est-à-dire à me pencher en arrière par-dessus bord, du côté opposé à celui où ce gigantesque grément s'inclinait par moment d'inquiétante façon.

Mais mon compagnon me rassure, car il manœuvre avec adresse, sous une brise assez forte. Nous filons en dansant vers l'Anse-aux-Lambis. Et voilà qu'au milieu de la traversée une grosse barcasse créole coupe notre route, toute sa voilure rouge dehors. Le gymnaste intrépide continue à courir tout droit, mesurant en expert que nous allons passer très à l'aise derrière la lourde poupe en bois sombre, sans voir qu'une forte ligne à la traîne nous barre le chemin. Il l'aperçoit au dernier moment, et, craignant pour notre équilibre précaire, ou bien ne voulant pas sectionner le filin de pêche, tendu par la vitesse qui l'emporte et par son propre poids, il donne un brusque coup de barre à contre-vent.

Quelques secondes après, nous nous débattons autour de notre épave. Le sneip s'est entièrement retourné, la coque en l'air émergeant à peine, entraînée vers le fond par une mâture trop pesante et sa toile chargée d'eau. J'ai déjà dit qu'en bon petit-fils de marin normand je n'ai jamais su nager, surtout dans la houle du large, même si elle est de faible amplitude. Je barbote donc misérable-